

De amicitia

Robert Lévesque

Numéro 328, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94130ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2020). De amicitia. *Liberté*, (328), 15–17.

De amicitia

La bibliothèque de Robert Lévesque, c'est bien connu, est infinie – et nous trouvons plaisir à l'inviter, chaque numéro, à en déballer une petite part.

Le hasard me guide souvent sur le chemin de mes lectures. Quel maître plus susceptible de surprendre, plus sournois que lui, pourrait m'être de meilleur conseil? Quel programme pourrait être le bon, le sûr, l'efficace? Autant ma bibliothèque n'a aucune *organisation*, ne répond pas d'un classement le moindrement logique, autant ma façon d'y piger un livre n'est guidée la plupart du temps que par le désir d'aventure. Je me livre à ce que l'on pourrait appeler la *fortune*, une déesse aux yeux bandés qui alpaguera pour moi tel bouquin, tel autre, sachant, bien sûr (là est ma seule *organisation*, une protection), qu'elle ne trouvera pas dans mes rayonnages de l'ivraie, que du bon grain; le seul *ordre* étant celui de la *qualité*, je n'y place que les auteurs que j'aime, des plumes admirées et certaines amies...

Georges Perros, qui a gagné sa croûte comme lecteur plus que comme écrivain, avait sa façon à lui, sarcastique et humble, d'expliquer comment il s'y prenait pour choisir un livre au moment de se livrer à son activité préférée (venant après la moto, la pêche, le vent de Bretagne en pleine gueule et l'amour de sa meuf russe); c'est une scolie comique qu'on trouve au hasard d'un de ses *Papiers collés*: « Je passe le soir devant le cul de mes livres, afin d'en choisir un, comme un caporal passerait en revue une rangée de colonels. »

Le chroniqueur des *Papiers collés* savait, il s'en était assuré, qu'il ne pourrait pas être victime d'un choix malheureux car, dans sa bibliothèque de simple caporal à Douarnenez, ses colonels à choisir en revue avaient tous de la classe, que des pointures; c'étaient Héraclite, Shakespeare, Cervantès, Joseph Joubert, Kierkegaard, Strindberg, Tchekhov, Kafka, Thoreau, Melville, Mallarmé, Rimbaud, son cher Paul Valéry, Céline, Michel Leiris, Butor, Louis-René des Forêts, tous des officiers supérieurs de l'armée littéraire universelle, armée sans frontières, qu'elle soit de cavalerie, d'infanterie ou d'aviation, de marine, le régiment était de première qualité et il n'y avait aucun risque de tomber sur un faux-cul.

Le sherpa nommé hasard, ces jours-ci, m'a fait grimper vers des textes où la notion de l'amitié masculine était au cœur de réflexions, d'interrogations, d'analyses, de correspondances, de chroniques qui, toutes, m'ont secoué le cœur et l'âme en pensant à ce que fut, à ce qu'est, l'amitié dans ma propre vie. J'ai dû faire le compte et je me suis trouvé chanceux car je peux affirmer que j'ai eu trois amis dans ma vie, trois liaisons sincères et subséquentes, une amitié d'enfance et d'adolescence, une amitié de jeunesse, et l'actuelle qui s'en va vers ses quarante ans de complicité. Le premier – mon inséparable d'antan – est mort, alors que l'on s'était perdus de vue. Les deux autres amitiés filent encore, l'une plus lentement que l'autre, et elles ont des chances d'être les dernières...

Des plumes, des livres, peuvent aussi être des amis, certes, je suis très copain avec Modiano, je connais tous

ses tics et ses angoisses, avec Bernard Frank que j'aime comme on aime un chat, avec le vieux Léautaud en connaissance de ses défauts, ce sont des amis sapés en bouquins (*que vent n'emporte pas*) comme il y en a tant dans mes rayonnages campant en désordre, mais des amis réels, des amis dans la vie, hors des livres, près du cœur, m'est avis que cela est d'une grande rareté et d'en avoir eu trois, c'est en avoir eu beaucoup.

« Je passe le soir devant le cul de mes livres, afin d'en choisir un, comme un caporal passerait en revue une rangée de colonels. »

C'est le cher Montaigne, à nouveau pris au hasard dans le rayonnage qui jouxte ma table de travail (où se ramassent à ses côtés mes meilleurs – Voltaire, Leopardi, Cendrars, Gogol, Conrad, Nabokov, Bellow, Perros, ceux que j'aime avoir à portée d'œil – Diderot et Beckett sont dans ma chambre, l'abbé Mugnier est dans le salon avec Thomas Bernhard, Buzzati et Ibsen), qui a de nouveau réussi à m'émouvoir avec cette question de la réelle amitié, de la profonde amitié, de la parfaite amitié, quand je me suis mis à relire pour une énième fois son chapitre titré « Sur l'amitié » (le xxviii^e du Livre 1 des *Essais*). Montaigne n'a eu qu'un ami, Étienne de La Boétie: « Parce que c'était lui, parce que c'était moi. » On connaît sa célèbre réponse évasive expliquant sans plus de mots le pourquoi de leur

amitié, elle est simple, elle est belle, elle est vraie. Leur relation n'aura cependant duré que cinq ans, la peste emportant La Boétie, le lui enlevant : « Puisqu'un coup prématuré m'a ravi cette moitié de mon âme, pourquoi moi, l'autre moitié, demeuré-je, moi qui suis dégoûté de moi-même et qui ne survis pas tout ? Ce jour-là nous a perdus tous les deux. »

Montaigne nous rappelle que le poète athénien Ménandre disait heureux « celui qui avait pu rencontrer seulement l'ombre d'un ami ».

Avant de le rencontrer, Montaigne avait lu l'audacieux texte que La Boétie écrivit dans sa jeunesse, à seize ans, le *Discours de la servitude volontaire*, une prise de position contre la tyrannie qu'il fera sienne, s'attelant à faire connaître et circuler ce pamphlet d'un adolescent brillant qu'il aurait volontiers cosigné et dont il assura la survie dans l'histoire. « Nous nous cherchions avant de nous être vus », écrira-t-il plus tard en rédigeant ses essais dans le silence de la tour-bibliothèque du château paternel près de Bordeaux, où il se retira de la vie publique à quarante ans. La précieuse rencontre (« l'acointance ») faite entre octobre 1557 et 1559 – on ne sait trop, La Boétie a vingt-huit ans et lui, vingt-cinq –, Montaigne s'en souviendra sa vie durant (il meurt à soixante ans) comme d'une rencontre d'âmes qui « s'unissent et se fondent l'une en l'autre dans une union si totale qu'elles effacent la couture qui les a jointes ». Il écrira : « Nos âmes ont charrié si uniment ensemble, elles se sont considérées avec une si ardente affection, et avec une pareille affection découverte l'une à l'autre jusqu'au fin

fond des entrailles, que non seulement je connaissais la sienne comme la mienne, mais que je me serais certainement plus volontiers fié à lui qu'à moi à mon sujet. »

Il n'y va pas de main morte le Bordelais lorsqu'il pose ces questions : « Si deux amis vous demandaient en même temps de les secourir, vers lequel iriez-vous ? », « S'ils exigeaient de vous des services opposés, comment régleriez-vous ça ? » Mince alors. Quels dilemmes ! À moi, Corneille ! De l'aide ! Heureusement, me dis-je, que mes trois amitiés à moi furent subséquentes et que je n'ai jamais eu à m'élancer vers l'un plutôt que l'autre pour me prendre la balle en plein thorax ! Michel Eyquem, seigneur de Montaigne, est bon, il nous rassure en écrivant qu'une telle amitié que la sienne avec son cher Étienne est rarissime, il nous rappelle que le poète athénien Ménandre, un auteur comique d'avant Jésus-Christ, du moins tel que le rapporte Plutarque dans son traité *De l'amitié fraternelle*, disait heureux « celui qui avait pu rencontrer seulement l'ombre d'un ami ».

Revenons à Perros un moment car, lui aussi, comme Montaigne, a vécu une amitié entre jeunes hommes du genre *parce que c'était lui, parce que c'était moi*. Lui, c'était Gérard Philippe, *ze Cid*, et là aussi la mort viendra rapidement enlever l'un à l'autre, déchirer la couture effacée. Étonnante, cette amitié entre l'obscur écrivain des *Papiers collés*, qui publia peu de son vivant, qui fuyait l'idée de notoriété comme la peste, qui s'était réfugié et vivait pauvrement en Bretagne par pure détestation de Paris, et ce célèbre comédien, d'une extrême notoriété, qu'était l'interprète flamboyant du *Cid*, de Lorenzaccio, de Ruy Blas, de Julien Sorel et de Fanfan la Tulipe, une star adulée. Ils s'étaient connus au Conservatoire d'art dramatique de Paris alors que Perros avait un temps, déraisonnablement, tenté de se faire acteur. Il quitta vite le métier des planches mais son « acointance » avec Gérard Philippe allait tenir bon, à tel point que cette amitié qui allait demeurer intacte entre un bourru et un ingénu, entre un être solitaire et une figure populaire, Perros la qualifiera, toutes différences acceptées, de « gémellaire ».

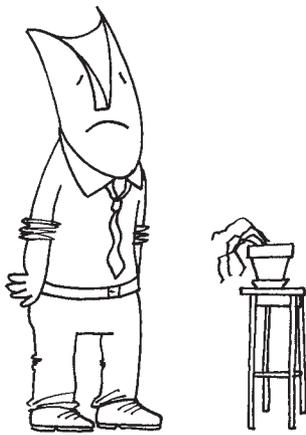
À un chroniqueur qui s'étonnait de le savoir si proche de ce « monstre à photographies », Perros avait répondu avec son laconisme farci d'humour : « Je suis l'ami d'un grand jeune homme, plein de fantaisie, de soucis majeurs, capable de vivre comme tout le monde et comme personne, mais celui dont vous me parlez, cet étrange cadavre pour hebdomadaires, je ne veux ni ne peux l'aimer, l'estimer. L'homme que je distingue pourrait être un grand acteur, et certes ce don fait partie de lui-même, et certes sans ce don il ne serait peut-être pas du tout, du tout, ce personnage intéressant. Mais l'exploitation, mais ce qu'il nous montre de ce talent m'importe peu. Il est bon qu'il le manifeste puisque sa vie en dépend, mais il est bon que je l'ignore. »

En mai 1959, Gérard Philippe aida financièrement Perros qui, à trente-six ans, avec sa meuf russe, Tania Mourovsky, décidait d'aller s'installer en Bretagne, il lui refila des meubles, lui acheta des électroménagers, lui avança des sommes, mais paf, un matin de novembre de cette année-là, le jeudi 26, toutes les unes des journaux de France et de Navarre vendues à la criée apparaissent barrées de quatre mots en majuscules : Gérard Philippe est mort. Jérôme Garcin, dans *Le dernier hiver du Cid*, paru fin 2019 chez Gallimard, raconte en détail (Garcin est l'époux de la fille du comédien) la semaine et demie où tout se joua, un cancer du foie foudroyant qui le faucha à trente-six ans.

Bouleversé, Georges Perros ne s'en remettra qu'avec le temps, qu'avec sa moto bleue et rouillée sur laquelle il filera des jours durant dans la pluie et le vent, qu'avec ce qu'il appelait ces « riens somptueux » qu'étaient pour lui la mer et le ciel de Bretagne, et sa Tania.

Sous le titre « Un ami par son ami », un texte qu'on trouve dans le Quarto Gallimard qui lui est consacré, Perros raconte, se remémorant l'ivresse de leur entente : « Nous nous rencontrions souvent alors ; presque chaque jour. Il rentrait du studio complètement vidé, l'œil globuleux des obsédés. On marchait dans Paris, on discutait comme deux ivrognes. L'autodidacte qu'il cachait prenait des risques, s'avavançait dans des régions

métaphysiques pires que la jungle. On se donnait la réplique, passionnément. On riait beaucoup aussi. La guerre était finie, on respirait mieux. Pas très bien. Sa diction de « conversation » était hésitante, un peu bégayante, avec ces curieuses virgules qu'une respiration capricieuse égrenait sur le parcours. On y allait bravement, dans l'enthousiasme de l'amitié, celui des découvertes. On allait croquer l'avenir comme une grosse pomme. On cherchait à comprendre l'incompréhensible. Nous étions jeunes. »



En voyant l'état de son unique plante araignée, Jérémie doutait de sa capacité à cultiver un « jardin intérieur ».

Autre hasard qui m'a fait tendre la main vers un livre, l'annonce de la mort de George Steiner au début de février 2020 ; c'était avant que je m'attaque à l'écriture de cette chronique que vous avez en mains et qui, aléa oblige, allait porter, je m'en rendais compte, sur l'amitié masculine puisque mon furetage en avait décidé, allant de Montaigne-La Boétie en Perros-Philippe, saisis dans ma bibliothèque où ne s'entassaient que des bons grains. George Steiner était un des plus remarquables, des plus érudits, des plus brillants chroniqueurs littéraires que j'ai pu lire depuis ma sortie de l'université en 1969. Entre autres activités intellectuelles, il tint une

chronique littéraire de haut niveau (largesse d'esprit, souplesse d'analyse, liberté de ton, simplicité et clarté d'un « maître ») durant trois décennies dans le *New Yorker* (de 1967 à 1997). Il était le grand successeur d'Edmund Wilson mort en 1972 et, quand je pense à eux, Steiner, Wilson, je me demande s'ils n'auront pas été les derniers des Mohicans de la critique littéraire érudite et vive et je pense aussitôt à Marie-Claire Blais, dont l'œuvre magistrale – le cycle *Soifs* – entre cette année en traduction allemande aux fameuses éditions Suhrkamp Verlag, je pense à Marie-Claire – qui fut la marraine de mon défunt chat Arthur – car Edmund Wilson, dans les années 1960, au *New Yorker*, avait tout de suite deviné et souligné la qualité et les promesses de ses premiers romans, dont cette perle noire d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel*.

J'ai donc feuilleté un Steiner, *Lectures*, paru en 2010 dans la collection « Arcades » chez Gallimard (on y trouve un choix de ses chroniques du *New Yorker*), et, le parcourant, je me suis arrêté à son papier du 22 janvier 1990 qu'il consacrait à deux grandes figures intellectuelles juives allemandes, Gershom Scholem et Walter Benjamin, deux érudits devenus des amis en 1915 (en filant en Suisse durant la Première Guerre mondiale) et dont l'amitié, écrit-il, « est devenue matière à légende et à recherches savantes ». Il les réunit sous le titre « L'ami d'un ami » et il fait le compte de leurs différences qui étaient « tranchantes », entre autres sur le marxisme de Benjamin et le sionisme de Scholem, sur la figure et l'œuvre de Brecht que Benjamin admirait et dont Scholem se méfiait en qualifiant le dramaturge de « danseur alambiqué du communisme », mais avec, entre ces deux penseurs d'envergure, « de robustes points d'affinité ».

Curieusement, chez ces deux hommes qui examinèrent si savamment (« dans une veine presque rabbinique », écrit Steiner) le monde et ses dangers, le monde et ses mystères, le messianique et le tragique, interrogeant le concept de l'histoire ; ces deux hommes d'esprit qui vécurent l'enfoncement de l'Europe dans le cauchemar hitlérien (Scholem a filé en Palestine, il meurt en 1982, Benjamin

se suicide dans un trou sordide de la frontière franco-espagnole en 1940 pour échapper à la Gestapo), ce qui perpétua leur amitié, selon George Steiner (qui a rencontré Scholem mais non Benjamin), ce qui a conféré une force durable à leur relation, c'est l'étrange petit commis aux assurances de Prague, Franz Kafka.

« Inconsciemment, peut-être, écrit Steiner dans ce grand papier de janvier 1990 au *New Yorker*, Benjamin et Scholem y revenaient chaque fois que leurs relations mutuelles étaient sous tension. Le résultat en est une série de lectures – de présentations critiques – d'une originalité pénétrante. En comparaison, les jongleries intéressées de la déconstruction et du poststructuralisme actuels sont incommodes. Inlassablement, Scholem et Benjamin scrutent l'œuvre inépuisable et insaisissable de Kafka avec une puissance d'imagination qui n'est pas loin d'égaliser son objet. »

George Steiner avait lu de près la correspondance des deux amis juifs Benjamin et Scholem (*lu de près*, c'est ce que notait parfois Benjamin de certains livres dont il tenait la nomenclature quotidienne dans des cahiers) et il clôt ainsi sa chronique « L'ami d'un ami » : « Une immense tristesse voile même les plus informelles et momentanément optimistes de ces lettres. [...] Il s'agit pourtant, à sa façon, d'un livre de réjouissance. Il célèbre l'élixir de la passion intellectuelle : la capacité de l'esprit humain et du système nerveux à plonger dans des centres d'intérêt abstraits, spéculatifs jusques et y compris ou surtout face à l'adversité personnelle et au chagrin. Il témoigne généreusement de la force au sein de la faiblesse extérieure qui a souvent été le mot de passe de la survie de l'humanisme et des traqués. Ici, enfin, et non sur la plaque laconique apposée au mur d'un lugubre cimetière, Walter Benjamin possède son *in memoriam*. Et il est totalement indissociable du miracle, peut-être plus profond que l'amour, qu'est l'amitié. » ●